



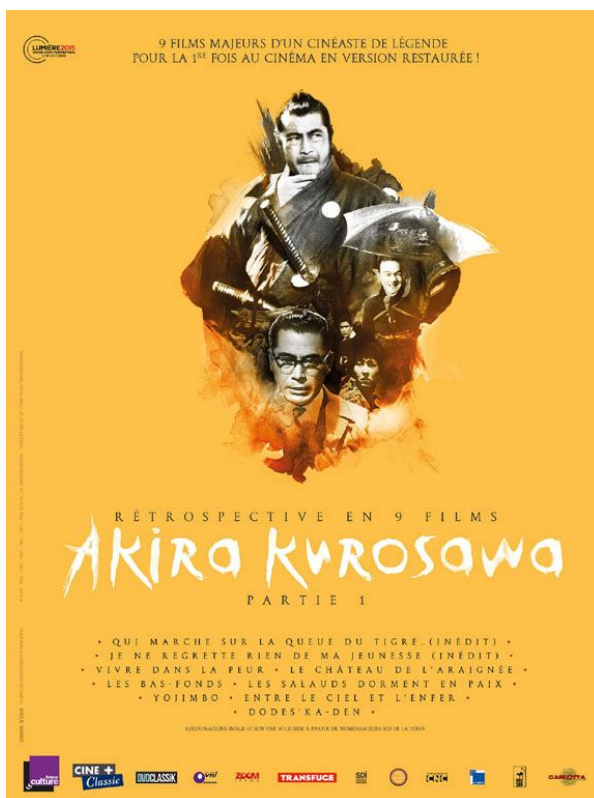
présentent



AKIRA KUROSAWA

PARTIE 1

RÉTROSPECTIVE EN 9 FILMS



QUI MARCHE SUR LA QUEUE DU TIGRE... 1945 - inédit
JE NE REGRETTE RIEN DE MA JEUNESSE 1946 - inédit
VIVRE DANS LA PEUR 1955 • LE CHÂTEAU DE L'ARAIGNÉE 1957
LES BAS-FONDS 1957 • LES SALAUDS DORMENT EN PAIX 1960
YOJIMBO 1961 • ENTRE LE CIEL ET L'ENFER 1963 • DODES'KA-DEN 1970

9 FILMS MAJEURS D'UN CINÉASTE DE LÉGENDE QUI BOULEVERSA À JAMAIS LA SCÈNE CINÉMATOGRAPHIQUE MONDIALE

AU CINÉMA LE 9 MARS 2016
VERSIONS RESTAURÉES INÉDITES

Relations presse
CARLOTTA FILMS
 Mathilde GIBAUT
 Tél. : 01 42 24 87 89
 mathilde@carlottafilms.com

Relations presse Internet
 Élise BORGABELLO
 Tél. : 01 42 24 98 12
 elise@carlottafilms.com

Retrouvez toute notre actualité et nos visuels sur
www.carlottavod.com

Programmation
CARLOTTA FILMS
 Ines DELVAUX
 Tél. : 06 03 11 49 26
 ines@carlottafilms.com

Distribution
CARLOTTA FILMS
 9, passage de la Boule blanche 75012 Paris
 Tél. : 01 42 24 10 86 – Fax : 01 42 24 16 78

AKIRA KUROSAWA

9 CHEFS-D'ŒUVRE DU RÉALISATEUR JAPONAIS DONT 2 TITRES INÉDITS EN FRANCE !

POUR LA 1^{RE} FOIS AU CINÉMA EN VERSION RESTAURÉE

« Kurosawa est un prodige de la nature et son œuvre constitue un véritable don au cinéma et à tous ceux qui l'aiment. »

Martin SCORSESE



Né en 1910, Akira Kurosawa est l'un des cinéastes japonais les plus acclamés du XX^e siècle, dont l'impressionnante carrière a donné naissance à un florilège de chefs-d'œuvre puissants et indémodables. En cinquante ans, le cinéaste a touché à tous les genres : le film d'action, la fresque historique, le film noir, le drame intimiste... Grand connaisseur de la littérature occidentale, il a également transposé de nombreux auteurs à l'écran : de Shakespeare (*Le Château de l'Araignée*) à Maxime Gorki (*Les Bas-Fonds*), en passant par Ed McBain (*Entre le ciel et l'enfer*).

C'est à l'âge de 25 ans que Kurosawa entre à la Toho – alors appelée Photo Chemical Laboratories – où il occupe dans un premier temps le poste d'assistant-réalisateur. Il y réalise son premier film, *La Légende du grand judo*, huit ans plus tard. Dès lors, sa filmographie se fait en grande partie au sein de ces célèbres studios japonais, et il finira par être son réalisateur emblématique.

Kurosawa a été l'un des plus importants ambassadeurs japonais à l'étranger car son œuvre est de fait indissociable de son pays. Ses films sont de formidables témoignages sur le Japon – aussi bien médiéval (*Qui marche sur la queue du tigre...*) que contemporain (*Vivre dans la peur*) – dans lesquels le cinéaste fait preuve d'un regard empreint d'humanisme, mais néanmoins critique, sur la société nippone. Son art du réalisme visionnaire fait de Kurosawa rien de moins qu'un double cinématographique de Dostoïevski, l'une de ses principales références littéraires. Cinéaste influencé par la culture occidentale, il finira par l'influencer à son tour ; Martin Scorsese, Clint Eastwood, George Lucas... de grands réalisateurs d'aujourd'hui vouent un culte à son œuvre.

Cette rétrospective en deux parties permet de se replonger dans la filmographie du maître japonais au sein de la Toho, de ses premiers pas en tant que cinéaste durant la Seconde Guerre mondiale à sa consécration dans les années 1960. Neuf films de Kurosawa sont présentés dans cette première partie, dont deux encore inédits en France.



17 FILMS RESTAURÉS & INÉDITS EN HD

ÉGALEMENT DISPONIBLES
EN ÉDITIONS BLU-RAY + DVD + LIVRET

SORTIES D'OCTOBRE 2015
À FÉVRIER 2017

Contact presse : Benjamin GAESSLER
Tél. : 01 43 13 22 10 ou 22 32
bgaessler@wildside.fr presse@wildside.fr



LES 9 TITRES ONT FAIT L'OBJET D'UNE RESTAURATION IMAGE ET SON PAR WILD SIDE
À PARTIR D'UNE NUMÉRISATION HD DE LA TOHO

INÉDIT

QUI MARCHE SUR LA QUEUE DU TIGRE...

(*Tora no o wo fumu otokotachi*)

1945 – Japon – 59 mn – N&B – 1.37:1 – Visa : 143 062 – VOSTF – DCP

avec Denjiro OKOCHI, Susumu FUJITA, Kenichi ENOMOTO, Masayuki MORI & Takashi SHIMURA

UNE ADAPTATION ORIGINALE D'UN CLASSIQUE DU THÉÂTRE JAPONAIS
ANNONÇANT SES CHEFS-D'ŒUVRE HISTORIQUES À VENIR

« Un jour, ce fut un véritable débarquement [de soldats américains] qui se donna rendez-vous sur mon plateau ; peut-être les coutumes montrées dans mon film leur paraissaient-elles étranges, je ne sais mais ils n'arrêtaient pas de faire cliqueter leurs appareils photos ou bourdonner leurs caméras huit millimètres, et il y en avait même qui tenaient à se faire photographier, en train de recevoir un coup de sabre japonais. »

Akira KUROSAWA

Au XII^e siècle, les guerres de clans font rage au Japon. Le prince Yoshitsune est pourchassé par son frère aîné, jaloux de sa récente victoire sur le clan Heike. Yoshitsune prend alors la fuite, aidé par six fidèles vassaux déguisés en moines pour tromper leurs poursuivants. Mais avant de quitter le territoire, il leur faut traverser le poste-frontière d'Ataka, minutieusement gardé par les hommes de son frère...



Après avoir réalisé *La Nouvelle Légende du grand judo*, Akira Kurosawa cherche à tourner *L'Épée dégainée*, un film historique ambitieux au scénario déjà écrit, mais le projet est avorté. Le cinéaste nippon décide à la place d'adapter une célèbre pièce de kabuki intitulée *Kanjicho*, elle-même inspirée d'une pièce de nô. La Toho est prête à financer le projet, à une seule condition : le studio s'étant engagé auprès du comédien Enomoto, Kurosawa doit rajouter un personnage dans la pièce existante. Ce sera celui du porteur, qui apportera la fameuse touche comique au film. Dans un souci d'économie, le tournage se fait en grande partie en décors naturels – seule la scène du poste-frontière a lieu en studio. Car c'est à cette époque que le Japon se fait envahir par les États-Unis. Kurosawa raconte que de nombreux soldats américains se sont rendus sur le tournage de *Qui marche sur la queue du tigre...*, dont le célèbre réalisateur John Ford ! Dix ans avant *Les Sept Samourais*, le cinéaste offre une somptueuse variation du film de sabre, en livrant ce quasi huis clos qui parvient avec élégance à mélanger comédie et tragédie. Cette témérité lui vaut toutefois une censure de la part des Américains et des Japonais : ses compatriotes lui reprochent l'ajout du personnage du porteur qui, selon eux, ridiculise la pièce, tandis que les Américains l'accusent de faire l'apologie du féodalisme. Ces attaques bloqueront la sortie du film au Japon durant sept ans, jusqu'en 1952.

INÉDIT

JE NE REGRETTE RIEN DE MA JEUNESSE

(*Waga seishun ni kuinashi*)

1946 – Japon – 110 mn – N&B – 1.37:1 – Visa : 143 063 – VOSTF – DCP
avec Setsuko HARA, Denjiro OKOCHI, Eiko MIYOSHI & Susumu FUJITA

KUROSAWA DRESSE UN ADMIRABLE PORTRAIT DE FEMME DANS
CETTE FRESQUE POLITIQUE SUR LE JAPON DES ANNÉES 1930-1940

« Je me rendais compte que si on ne faisait pas de l'individu une valeur positive, il ne pouvait y avoir ni liberté, ni démocratie. »

Akira KUROSAWA

Kyoto, 1933. Alors qu'un régime militaire est instauré au Japon, le professeur d'université Yagihara est démis de ses fonctions car jugé trop démocrate par ses pairs. Il est soutenu par un petit groupe d'étudiants progressistes auquel appartiennent Noge et Itokawa. Yukie, la fille du professeur, tombe amoureuse du fougueux Noge qui se lance bientôt corps et âme dans la lutte contre le régime. La jeune fille décide de suivre son grand amour quoi qu'il advienne...



Je ne regrette rien de ma jeunesse est le premier long-métrage que Kurosawa tourne après la fin de la Seconde Guerre mondiale, durant une période de troubles au sein de la Toho – le film est né durant les deux grands conflits syndicaux qu'a subis le studio, contraignant son réalisateur à écrire plusieurs versions du scénario. Cette œuvre, qui retrace sous forme de fresque la résistance de la jeunesse intellectuelle japonaise de 1933 à 1945, s'avère être l'un des rares films ouvertement politiques de Kurosawa. Il s'est pour cela inspiré de deux faits réels : la démission contrainte et forcée d'un professeur d'université pour ses opinions prétendument communistes, et l'affaire Ozaki, un antimilitariste accusé d'être à la solde des Soviétiques. Mais *Je ne regrette rien de ma jeunesse* est avant tout un incroyable portrait de femme, fait rare dans la carrière de Kurosawa dont l'univers – et surtout les premiers rôles – est essentiellement masculin. Le personnage de Yukie est admirablement interprété par l'immense actrice Setsuko Hara – qui fut notamment la muse d'un autre grand cinéaste japonais, Yasujiro Ozu –, bouleversante dans le rôle d'une femme qui aspire à de plus grands desseins que ceux que la société a à lui offrir. Yukie est une figure féministe avant l'heure dans un pays où le place de la femme est encore loin d'être prépondérante. Mais à travers elle, à travers ses velléités d'émancipation, Kurosawa dresse le portrait en creux du Japon de l'après-guerre : après avoir subi le joug de la dictature militaire et la guerre, il se relève tant bien que mal, armé d'une force morale inébranlable et enfin prêt à faire la paix avec lui-même.

VIVRE DANS LA PEUR

(*Ikimono no kiroku*)

1955 – Japon – 103 mn – N&B – 1.37:1 – Visa : 116 112 – VOSTF – DCP
avec Toshiro MIFUNE, Takashi SHIMURA, Eiko MIYOSHI & Minoru CHIAKI

UN FILM GLAÇANT ET VISIONNAIRE SUR LES DÉRIVES DE L'ARMEMENT
NUCLÉAIRE AVEC UN TOSHIRO MIFUNE EN PROIE À LA FOLIE

« J'ai écrit ce film pour me réveiller [...]. Si l'on traitait cette œuvre comme une satire, elle donnerait l'impression d'avoir une forme nette et claire. Mais nous étions décidés à faire une œuvre honnête dont nous pourrions demander jugement devant Dieu. Tant pis si elle est contradictoire et bizarre ! J'ai voulu dire les paroles que je ne pouvais retenir. »

Akira KUROSAWA

Tokyo, 1955. Le chef de famille Kiichi Nakajima dirige une fabrique de charbon avec ses enfants et petits-enfants. Malgré la prospérité de son entreprise, le vieil homme souhaite la vendre car il est hanté par la peur d'une nouvelle bombe atomique lâchée sur le Japon. Pour échapper à cela, Nakajima est prêt à toutes les concessions financières afin de s'exiler au Brésil avec sa famille. Mais ses enfants ne voient pas cette lubie d'un bon œil et souhaitent placer leur père sous tutelle...



Dix ans après les catastrophes de Hiroshima et Nagasaki, le cinéaste Akira Kurosawa s'attaque aux traumatismes causés par la bombe atomique. Une peur loin d'être irrationnelle puisque les Américains ont poursuivi jusqu'à la fin des années 1950 des expérimentations nucléaires dans l'atoll de Bikini, situé dans l'océan Pacifique. Dans *Vivre dans la peur*, Kurosawa dresse le portrait d'un vieil homme littéralement rongé par la menace d'une nouvelle catastrophe nucléaire, prêt à tout abandonner pour s'installer à l'autre bout du monde. C'est Toshiro Mifune, l'acteur fétiche de Kurosawa, qui prête ses traits au personnage de Nakajima. Bien que seulement âgé de trente-cinq ans, le comédien est impressionnant dans le rôle d'un vieux patriarche septuagénaire renié par les siens. À travers cette figure, Kurosawa dresse également le portrait d'une société japonaise en pleine mutation, encore meurtrie par la guerre. Sa peinture de Tokyo est saisissante de réalisme ; l'omniprésence des bruits de la ville confère une atmosphère réellement oppressante à cet environnement urbain. La menace est partout et pas uniquement dans la tête du père, semble nous dire le réalisateur. Celui-ci pointe également du doigt l'individualisme grandissant dans le Japon d'après-guerre, avec l'exacerbation du conflit entre générations – les enfants vont jusqu'à mettre leur père sous tutelle afin de préserver leur confort matériel. Film saisissant et visionnaire, *Vivre dans la peur* est un récit bouleversant d'humanisme sur la déchéance d'un homme que personne ne veut croire et qui finira rongé par la folie.

LE CHÂTEAU DE L'ARAIGNÉE

(Kumonosu-jo)

1957 – Japon – 110 mn – N&B – 1.37:1 – Visa : 31 321 – VOSTF – DCP
avec Toshiro MIFUNE, Isuzu YAMADA, Minoru CHIAKI & Takashi SHIMURA

UNE TRANSPPOSITION DE "MACBETH" DANS L'UNIVERS DU NÔ
DOUBLÉE D'UNE MÉTAPHORE SUR L'HISTOIRE RÉCENTE DU JAPON

« En tournant *Le Château de l'Araignée*, j'ai oublié Shakespeare et fait le film comme s'il s'agissait d'une histoire de mon pays. »

Akira KUROSAWA

Dans le Japon féodal, alors que les guerres civiles font rage, les généraux Washizu et Miki rentrent victorieux chez leur seigneur Tsuzuki. Ils traversent une mystérieuse forêt et rencontrent un esprit qui leur annonce leur destinée : Washizu deviendra seigneur du château de l'Araignée, mais ce sera le fils de Miki qui lui succèdera. Troublé par cette prophétie, Washizu se confie à sa femme, Asaji. Celle-ci lui conseille de forcer le destin en assassinant Tsuzuki...



Fervent admirateur du cinéma de son compatriote Kenji Mizoguchi, Akira Kurosawa alterne lui aussi films contemporains et films historiques. Près de dix ans après Orson Welles, le cinéaste nippon transpose à son tour la célèbre tragédie de Shakespeare, *Macbeth*, en la situant dans le Japon du XVI^e siècle. En effet, l'universalité des thèmes abordés dans la pièce – la conquête du pouvoir, les guerres de clans, la trahison et la vengeance – peut s'appliquer aussi bien au contexte occidental qu'oriental. Toutefois, Kurosawa va opter pour une forme typiquement japonaise en ayant recours aux codes du nô : des comédiens qui se déplacent peu à l'écran, et dont l'expressivité se trouve concentrée sur leur visage. Mais si le réalisateur se réfère à ce genre théâtral, il n'en oublie pas pour autant de soigner sa mise en scène cinématographique, privilégiant largement les plans d'ensemble et multipliant les scènes d'action spectaculaires. Les décors extérieurs, dont le fameux château de l'Araignée, ont été construits au pied du mont Fuji : la brume constante qui s'en dégage rapproche parfois le film du genre expressionniste, voire gothique, de même que les quelques séquences situées dans la mystérieuse forêt hantée. Dans *Le Château de l'Araignée*, Kurosawa dresse également un parallèle entre le Japon féodal et contemporain, dont les velléités conquérantes et l'illusion d'immortalité lui ont valu de perdre la guerre. À nouveau, le réalisateur de *Rashômon* excelle dans la représentation de la folie humaine, prouvant ainsi qu'il est bien l'illustre descendant du grand dramaturge britannique.

LES BAS-FONDS (Donzoko)

1957 – Japon – 137 mn – N&B – 1.37:1 – Visa : 50 036 – VOSTF – DCP
avec Toshiro MIFUNE, Ganjiro NAKAMURA, Kyoko KAGAWA, Bokuzen HIDARI & Isuzu YAMADA

KUROSAWA POSE UN REGARD BIENVEILLANT SUR LA MISÈRE HUMAINE
AVEC CE HUIS CLOS ADAPTÉ DE LA PIÈCE DE MAXIME GORKI

« J'ai voulu faire sentir, tout au long du film, la misère du peuple. Sous la politique terrible de Tokugawa, les peuples souffraient, dépourvus de liberté. Ils cherchaient à se consoler par ces petits divertissements. J'ai voulu recréer cette atmosphère. »

Akira KUROSAWA

Dans les bas-fonds d'Edo, à l'écart du reste de la ville, se dresse une auberge miteuse tenue par l'avare Rokubei et sa femme Osuji. Une dizaine de personnes vivent dans cette cour des miracles, parmi lesquelles un acteur raté, un ancien samouraï, une prostituée et un voleur. Un jour, un mystérieux pèlerin débarque dans ce lieu de misère. À son contact, les habitants de l'auberge se mettent à rêver et à croire en de jours meilleurs...



Après *Le Château de l'Araignée*, Akira Kurosawa se lance dans une nouvelle adaptation, celle des *Bas-Fonds*, célèbre pièce de théâtre du Russe Maxime Gorki – également adaptée par Jean Renoir en 1936. Cette histoire de miséreux vivant en marge de la ville est transposée dans le Japon de l'ère Edo, une période marquée par une grande disparité entre les classes sociales. *Les Bas-Fonds* est un huis clos que les habitants – et le spectateur – ne quittent jamais, créant une sensation d'étouffement face à ces personnages enfermés, littéralement enterrés dans les bas-fonds de la capitale – leurs habitations sont regroupées en une sorte de fosse, dans laquelle les résidents extérieurs déversent sans scrupules leurs ordures. Kurosawa opte pour une approche naturaliste pour dépeindre cette galerie de personnages déçus, hommes et femmes n'ayant même plus la force de rêver... jusqu'à l'apparition du pèlerin, allégorie à forme humaine de l'espoir. À son contact, ces individus se rassemblent progressivement jusqu'à former un semblant de communauté ; le cinéaste filme alors de magnifiques scènes de communion autour d'une chanson et d'une danse. Ces quelques parenthèses de légèreté illuminent le film, lui donnant une touche tragi-comique, et amènent beauté et tendresse au sein de ce grand film au réalisme parfois cru et au désespoir lancinant. En tournant *Les Bas-Fonds*, le cinéaste parvient à rendre leur humanité à ces hommes et ces femmes que la vie n'aura pas épargnés.

LES SALAUDS DORMENT EN PAIX

(*Warui yatsu hodo yoku nemuru*)

1960 – Japon – 151 mn – N&B – 2.35:1 – Visa : 108 141 – VOSTF – DCP
avec Toshiro MIFUNE, Takeshi KATO, Takashi SHIMURA & Masayuki MORI

AVEC CE FILM NOIR LIBREMENT INSPIRÉ DE "HAMLET",
LE CINÉASTE S'ATTAQUE À LA CORRUPTION DANS SON PAYS

« J'ai voulu choisir un sujet valable et profitable à la société, au lieu de chercher seulement le succès commercial. J'en suis arrivé à traiter un sujet d'escroquerie. Parmi les "salauds" en ce monde, les gens qui se servent de l'escroquerie sont pires que les autres. Sous le couvert d'une organisation, ils commettent le mal à un point inimaginable pour les gens ordinaires. »

Akira KUROSAWA

M. Iwabuchi, puissant homme d'affaires, s'apprête à marier sa fille Yoshiko à son secrétaire particulier, Koichi Nishi. Les festivités du repas de noces sont troublées par une succession d'événements : l'arrestation de l'un des comptables de la société et l'arrivée d'une mystérieuse pièce montée faisant écho au suicide d'un employé cinq ans auparavant. Éclate bientôt un scandale financier mettant en cause le fonctionnement de la compagnie. Au cœur de cette tempête médiatique, le fidèle Nishi se révèle bientôt moins loyal qu'il n'y paraît...



Réalisé en 1960, *Les Salauds dorment en paix* est le premier film de la toute nouvelle société fondée par le cinéaste, Kurosawa Production – la Toho étant également coproductrice. Après avoir réalisé trois films historiques à la suite, Kurosawa souhaite à présent se tourner vers des sujets plus contemporains. La création de cette société indépendante lui permet dès lors une plus grande autonomie quant au choix des thématiques. *Les Salauds dorment en paix* est né de la volonté de tourner un film sur la corruption de la haute finance au Japon, principal fléau de l'après-guerre selon le cinéaste. Il s'agit de l'une de ses œuvres les plus ambitieuses, ayant nécessité cinq scénaristes et pas moins de 85 jours de tournage. Ici, Kurosawa se tourne à nouveau vers un grand classique shakespearien, *Hamlet*, même si son film n'en est qu'une transposition assez lointaine, avec l'histoire de ce fils qui décide de venger son père défunt. Il opte pour une esthétique du film noir en portant un soin particulier à la composition des cadres, avec une splendide utilisation du noir et blanc, venant renforcer la noirceur du propos. En signant *Les Salauds dorment en paix*, l'un des films les plus sombres de sa filmographie, Kurosawa fait figure de double cinématographique de Simenon pour la férocité et la profondeur psychologique de ses personnages. La corruption que le cinéaste met en cause est une spirale sans fin, semble-t-il nous dire.

YOJIMBO

1961 – Japon – 110 mn – N&B – 2.35:1 – Visa : 28 538 – VOSTF – DCP
avec Toshiro MIFUNE, Eijiro TONO, Kamatari FUJIWARA, Takashi SHIMURA & Isuzu YAMADA

LE PLUS GRAND SUCCÈS DE KUROSAWA AU JAPON
QUI LANCERA LA VAGUE DES WESTERNS ITALIENS

« Depuis longtemps, je songeais à faire un film qui donne une parfaite satisfaction de divertissement. Ici, j'ai réalisé mon rêve. »

Akira KUROSAWA

À la fin de l'ère Edo, un samouraï solitaire nommé Sanjuro arrive dans un village écartelé entre deux bandes rivales, menées d'un côté par le bouilleur de saké Tokuemon, de l'autre par le courtier en soie Tazaemon. Pendant que les deux bandes s'entre-tuent pour régner en maîtres sur les lieux, les villageois terrorisés n'osent plus sortir. Lorsque Sanjuro découvre la situation, il décide de mener en bateau les deux clans rivaux en travaillant alternativement pour l'un et l'autre...



Après une incursion dans le Japon contemporain avec son précédent long-métrage, *Les Salauds dorment en paix*, Akira Kurosawa renoue avec la reconstitution historique en réalisant *Yojimbo*, situé à la fin de la période Edo. À nouveau, le cinéaste déclare s'être inspiré d'un célèbre auteur de romans noirs, l'Américain Dashiell Hammett, et notamment de ses romans *La Clé de verre* et *La Moisson rouge*, qui content tous deux l'histoire de bandes rivales semant le trouble dans leur ville. Pour son film, le Japonais reprend à la fois les codes du film de samouraï et ceux du western américain – dont il est un grand admirateur –, en choisissant toutefois de les tourner en dérision, avec un sens aigu de l'ironie. Il dresse toute une galerie de personnages secondaires volontairement grotesques, que le héros Sanjuro ne tarde pas à humilier durant des scènes de batailles proches du comique. La rue principale du village devient une scène de théâtre où le personnage de Sanjuro passe du rôle d'acteur à celui d'observateur de cette guerre des clans. Dans cette œuvre où la frontière entre le bien et le mal est plus que poreuse, Kurosawa s'abstient de tout moralisme, mais parvient à saisir avec brio la complexité de l'âme humaine. Son héros Sanjuro marque la fin de la grande époque des samouraïs : le sens du devoir et de la loyauté se soustrait au cynisme et à l'appât du gain. Énorme succès au Japon, *Yojimbo* sera la matrice de la vague des westerns spaghetti, menée par Sergio Leone qui en tournera un remake avec *Pour une poignée de dollars* en 1964. Kurosawa tournera quant à lui une suite avec *Sanjuro*, toujours avec le grand Toshiro Mifune dans le rôle éponyme.

ENTRE LE CIEL ET L'ENFER

(Tengoku to jigoku)

1963 – Japon – 143 mn – N&B – 2.35:1 – Visa : 44 879 – VOSTF – DCP
avec Toshiro MIFUNE, Kyoko KAGAWA, Tatsuya MIHASHI, Tatsuya NAKADAI & Takashi SHIMURA

UNE BRILLANTE RÉFLEXION SUR LA MORALE ET LE CAPITALISME
D'APRÈS UN ROMAN D'ED MCBAIN

« Je pense que tous mes films ont un thème commun... Pourquoi les hommes ne peuvent-ils être heureux ensemble ? »

Akira KUROSAWA

Industriel au sein d'une grande fabrique de chaussures, Kingo Gondo décide de rassembler tous ses biens afin de racheter les actions nécessaires pour devenir majoritaire. C'est à ce moment-là qu'il apprend que son fils Jun a été enlevé et qu'une rançon est exigée. Se produit alors un véritable coup de théâtre : ce n'est pas Jun mais Shin'ichi, le fils de son chauffeur, qui a été enlevé. Gondo est désormais face à un dilemme : doit-il dépenser toute sa fortune pour sauver l'enfant d'un autre ?



Kurosawa se tourne à nouveau vers le film noir avec cette adaptation du roman d'Ed McBain, *Rançon sur un thème majeur*. *Entre le ciel et l'enfer* est clairement scindé en deux parties : d'abord le huis clos dans la maison du riche industriel, puis la traque du kidnappeur dans les bas-fonds de la ville. D'abord centrée sur Gondo, interprété par Toshiro Mifune, l'intrigue se déplace progressivement vers le policier en charge de l'enquête, incarné par un autre acteur phare de Kurosawa, Tatsuya Nakadai. Le long-métrage entre alors pleinement dans l'univers du film noir, usant des thèmes classiques du genre : la grande ville et ses quartiers malfamés, la drogue, la traque entre la police et le criminel, le tout servi par un TohoScope et un noir et blanc somptueux. Le cinéaste fait preuve ici d'un sens du rythme et du suspense inégalable, comme le prouve la superbe séquence dans le train, que n'aurait pas reniée Alfred Hitchcock. Dans *Entre le ciel et l'enfer*, tout est question d'opposition, à l'image du titre : entre le ciel – les hauteurs de la ville et la richesse de Gondo – et l'enfer – les bas-fonds et la pauvreté du ravisseur. À l'opposition, se greffe également la thématique du double, comme si la victime et le coupable n'était au fond qu'une seule et même personne que la vie avait séparée, possibles versions adultes des deux garçons, élevés dans deux milieux sociaux différents. Le film se clôt d'ailleurs sur une impossible communicabilité entre ces deux mondes. Kurosawa dresse également une critique du capitalisme et de ses ravages : des actionnaires qui souhaitent le profit au détriment de toute forme de morale, et une inégalité sociale permanente qui pousse les gens à commettre les pires crimes.

DODES'KA-DEN

(Dodesukaden)

1970 – Japon – 144 mn – Couleurs – 1.37:1 – Visa : 42 734 – VOSTF – DCP
avec Yoshitaka ZUSHI, Kin SUGAI, Junzaburo BAN, Kiyoko TANGE & Hisashi IGAWA

UN POÈME CINÉMATOGRAPHIQUE RENVERSANT
SUR LES LAISSÉS-POUR-COMPTE DE LA SOCIÉTÉ JAPONAISE

« Rokuchan, le fou du tramway, peut être considéré comme symbolique dans la mesure où il représente l'artiste, le cinéaste, qui crée entièrement par son imagination. Le tramway imaginaire serait donc le cinéma, c'est-à-dire le moyen de communication avec les personnages. »

Akira KUROSAWA

Dans un quartier en marge de la civilisation se dresse un bidonville peuplé d'hommes et de femmes durement éprouvés par l'existence : il y a ce père qui rêve de la maison idéale pendant que son fils s'en va mendier en ville, ces deux maris alcooliques qui échangent leur femme, cette jeune fille complètement soumise à son oncle qui finit par abuser d'elle. Le quotidien de ces personnages est rythmé par les allées et venues d'un tramway invisible, conduit par Rokuchan...



Premier film réalisé depuis *Barberousse*, plus de cinq ans auparavant, *Dodes'ka-den* marque un tournant dans la carrière de Kurosawa : il s'agit de son premier film en couleurs – lui qui avait toujours été un ardent défenseur du noir et blanc – et celui qui marquera la fin d'une collaboration de dix-sept ans avec son acteur fétiche, Toshiro Mifune. *Dodes'ka-den* est avant tout un son : ce titre en forme d'onomatopée pourrait se traduire par « tougoudoum », du bruit des roues glissant sur les rails. Cette œuvre de Kurosawa – l'une de ses plus célèbres mais aussi l'une de ses plus complexes – peut être envisagée comme une relecture des *Bas-Fonds*, réalisé en 1957, qui figurait déjà un huis clos au sein d'un quartier défavorisé. Le regard que porte le cinéaste sur ces habitants paraît cette fois plus pessimiste, même si l'utilisation quasi-expérimentale de la couleur vient apporter une nouvelle fraîcheur, contrebalançant l'horreur de ce quartier dominé par les pulsions agressives de sa population, entre alcoolisme, inceste et vol. Pour s'extraire de leur sombre réalité, les personnages n'ont d'autre choix que de faire appel à leur imagination et à leur capacité à rêver. De fait, la géographie même des lieux, volontairement floue et abstraite, confirme l'importance de cette notion d'imaginaire, tout comme les décors antinaturalistes soulignent cette impression d'artificialité. Mais *Dodes'ka-den* est avant tout une magnifique métaphore sur le cinéma, à travers le bouleversant Rokuchan : en conduisant ce faux tramway dont seuls les bruits se matérialisent, ce personnage célèbre à sa façon la puissance du rêve sur la réalité, unique exutoire à la misère du quotidien.